

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE DROIT DU SEIGNEUR

VOLTAIRE

Comédie — 1763

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LE MARQUIS DU CARRAGE	136 rép.	DORMÈNE	34 rép.
COLETTE	101 rép.	DIGNANT	28 rép.
ACANTE	99 rép.	BERTHE	17 rép.
MATHURIN	80 rép.	CHAMPAGNE	16 rép.
LE CHEVALIER DE GER- NANCE	70 rép.	DOMESTIQUES	4 rép.
LE BAILLIF	60 rép.		

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	29
ACTE III	55
ACTE IV	84
ACTE V	111

ACTE I

SCÈNE I

Mathurin, Le Baillif.

MATHURIN

Écoutez-moi, monsieur le magister :
Vous savez tout, du moins vous avez l'air
De tout savoir ; car vous lisez sans cesse
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtresse
S'appelle Acanthe, et n'a point d'autre nom ?
D'où vient cela ?

5

LE BAILLIF

Plaisante question !
Eh ! Que t'importe ?

MATHURIN

Oh ! Cela me tourmente :
J'ai mes raisons.

10

LE BAILLIF

Elle s'appelle Acanthe :
C'est un beau nom ; il vient du grec Anthos,

Que les Latins ont depuis nommé Flos.
Flos se traduit par Fleur ; et ta future
Est une fleur que la belle nature,
Pour la cueillir façonna de sa main :
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom ? Chaque père, à sa guise,
Donne des noms aux enfants qu'on baptise.
Acanthe a pris son nom de son parrain,
Comme le tien te nomma Mathurin.

15

20

MATHURIN

Acanthe vient du grec ?

LE BAILLIF

Chose certaine.

MATHURIN

Et Mathurin, d'où vient-il ?

LE BAILLIF

Ah ! Qu'il vienne
De Picardie ou d'Artois, un savant
À ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi ; ce n'est qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

25

MATHURIN

Je ne sais, mais ce nom grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on soit ce que l'on est :
Ma maîtresse est villageoise, et je gage
Que ce nom-là n'est pas de mon village.

30

Acanthe, soit. Son vieux père Dignant
 Semble accorder sa fille en rechignant ; 35
 Et cette fille, avant d'être ma femme,
 Paraît aussi rechigner dans son âme.
 Oui, cette Acanthe, en un mot, cette fleur,
 Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur
 De supporter que Mathurin la cueille. 40
 Elle est hautaine, et dans soi se recueille,
 Me parle peu, fait de moi peu de cas ;
 Et, quand je parle, elle n'écoute pas :
 Et n'eût été Berthe, sa belle-mère,
 Qui haut la main régente son vieux père, 45
 Ce mariage, en mon chef résolu,
 N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLIF

Il l'est enfin, et de manière exacte :
 Chez ses parents je t'en dresserai l'acte ;
 Car si je suis le magister d'ici, 50
 Je suis baillif, je suis notaire aussi ;
 Et je suis prêt, dans mes trois caractères,
 À te servir dans toutes tes affaires.
 Que veux-tu ? Dis.

MATHURIN

Je veux qu'incessamment 55
 On me marie.

LE BAILLIF

Ah ! Vous êtes pressant.

MATHURIN

Et très pressé... Voyez-vous ? L'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aisance ;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux ;
Mais l'être seul !... Il vaut mieux l'être deux.
Il faut se marier avant qu'on meure.

60

LE BAILLIF

C'est très bien dit : et quand donc ?

MATHURIN

Tout à l'heure.

LE BAILLIF

Oui ; mais Colette à votre sacrement,
Monsieur Mathurin, peut mettre empêchement :
Elle vous aime avec quelque tendresse,
Vous et vos biens ; elle eut de vous promesse
De l'épouser.

65

MATHURIN

Oh bien ! Je dépromets.
Je veux pour moi m'arranger désormais ;
Car je suis riche et coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaisir, et non pas pour le sien,
Je n'aime plus Colette ; c'est Acanthe,
Entendez-vous, qui seule ici me tente.
Entendez-vous, magister trop rétif ?

70

75

LE BAILLIF

Oui, j'entends bien : vous êtes trop hâtif ;
Et pour signer vous devriez attendre
Que monseigneur daignât ici se rendre
Il vient demain ; ne faites rien sans lui.

80

MATHURIN

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

LE BAILLIF

Comment ?

MATHURIN

Eh oui : ma tête est peu savante ;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos seigneurs de ce canton picard.
C'est bien assez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encore à nos épouses.
Des Mathurins les têtes sont jalouses :
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit !

85

90

LE BAILLIF

Mais il est fort honnête :
Il est permis de parler tête à tête
À sa sujette, afin de la tourner
À son devoir, et de l'endoctriner.

95

MATHURIN

Je n'aime point qu'un jeune homme endocrine
Cette disciple à qui je me destine ;
Cela me fâche.

100

LE BAILLIF

Acanthe a trop d'honneur
Pour te fâcher : c'est le droit du seigneur ;
Et c'est à nous, en personnes discrètes,
À nous soumettre aux lois qu'on nous a faites.

MATHURIN

D'où vient ce droit ?

105

LE BAILLIF

Ah ! Depuis bien longtemps
C'est établi... ça vient du droit des gens.

MATHURIN

Mais sur ce pied, dans toutes les familles,
Chacun pourrait endocriner les filles.

LE BAILLIF

Oh ! Point du tout... c'est une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car, vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De monseigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos aïeux, régnaient sur nos hameaux.

110

MATHURIN

Ouais ! Nos aïeux étaient donc de grands sots !

115

LE BAILLIF

Pas plus que toi. Les seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vasselage.

MATHURIN

Pourquoi cela ? Sommes-nous pas pétris
D'un seul limon, de lait comme eux nourris ?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes,
Et mieux tournés, et plus forts, plus ingambes :
Une cervelle avec quoi nous pensons
Beaucoup mieux qu'eux, car nous les attrapons ?
Sommes-nous pas cent contre un ? Ça m'étonne
De voir toujours qu'une seule personne
Commande en maître à tous ses compagnons,
Comme un berger fait tondre ses moutons.
Quand je suis seul, à tout cela je pense
Profondément. Je vois notre naissance
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se ressembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie est-elle différente ?
Je n'en vois pas la raison : ça tourmente.
Les Mathurins et les godelureaux,
Et les baillifs, ma foi, sont tous égaux.

120

125

130

135

LE BAILLIF

C'est très bien dit, Mathurin : mais, je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf-de-boeuf appliqué sur le dos

Réfuterait puissamment leurs propos ;
Tu les ferais rentrer vite à leur place.

140

MATHURIN

Oui, vous avez raison : ça m’embarrasse ;
Oui, ça pourrait me donner du souci.
Mais, palsembleu, vous m’avouerez aussi
Que quand chez moi mon valet se marie,
C’est pour lui seul, non pour ma seigneurie ;
Qu’à sa moitié je ne prétends en rien ;
Et que chacun doit jouir de son bien.

145

LE BAILLIF

Si les petits à leurs femmes se tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.
Que ton esprit est bas, lourd et brutal !
Tu n’as pas lu le code féodal.

150

MATHURIN

Féodal ! Qu’est-ce ?

LE BAILLIF

Il tient son origine
Du mot fides de la langue latine
C’est comme qui dirait...

155

(Il menace le baillif, qui parle toujours en reculant ; et Mathurin court après lui.)

MATHURIN

Sais-tu qu’avec

Ton vieux latin et ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des sottises pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles ?

LE BAILLIF

Je suis baillif, ne t'en avise pas. 160
Fides veut dire foi. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
À Monseigneur le marquis du Carrage ?
Que tu lui dois dîmes, champart, argent ?
Que tu lui dois... 165

MATHURIN

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout ; j'en enrage dans l'âme :
Mais, palsandié, je ne dois point ma femme,
Maudit baillif !

LE BAILLIF *(en s'en allant)*

Va, nous savons la loi ; 170
Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

SCÈNE II

MATHURIN

Chien de baillif ! Que ton latin m'irrite !
Ah ! Sans latin marions-nous bien vite ;
Parlons au père, à la fille surtout ;
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout. 175
Voilà comme je suis... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête :

La voilà faite ; une fille d'ici
Me tracassait, me donnait du souci,
C'était Colette, et j'ai vu la friponne 180
Pour mes écus muguer ma personne :
J'ai voulu rompre, et je romps ; j'ai l'espoir
D'avoir Acanthe, et je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Est dédaigneuse, et son allure est fière : 185
Moi, je le suis ; et, dès que je l'aurai,
Tout aussitôt je vous la réduirai
Car je le veux. Allons...

SCÈNE III

Mathurin ; Colette, courant après.

COLETTE

Je t'y prends, traître !

MATHURIN *(sans la regarder)*

Allons. 190

COLETTE

Tu feins de ne me pas connaître ?

MATHURIN

Si fait... bonjour.

COLETTE

Mathurin ! Mathurin !

Tu causeras ici plus d'un chagrin.
De tes bonjours je suis fort étonnée,
Et tes bonjours valaient mieux l'autre année :
C'était tantôt un bouquet de jasmin,
Que tu venais me placer de ta main ;
Puis des rubans pour orner ta bergère ;
Tantôt des vers, que tu me faisais faire
Par le baillif, qui n'y comprenait rien,
Ni toi ni moi, mais tout allait fort bien :
Tout est passé, lâche ! tu me délaisses.

195

200

MATHURIN

Oui, mon enfant.

COLETTE

Après tant de promesses,
Tant de banquets acceptés et rendus,
C'en est donc fait ? Je ne te plais donc plus ?

205

MATHURIN

Non, mon enfant.

COLETTE

Et pourquoi, misérable ?

MATHURIN

Mais je t'aimais : je n'aime plus. Le diable
À t'épouser me poussa vivement ;
En sens contraire il me pousse à présent
Il est le maître.

210

COLETTE

Eh ! Va, va, ta Colette
N'est plus si sottre, et sa raison s'est faite. 215
Le diable est juste, et tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit-maître au village ?
Tu penses donc que le droit t'est acquis 220
D'être en amour fripon comme un marquis ?
C'est bien à toi d'avoir l'âme inconstante !
Toi, Mathurin, me quitter pour Acanthe !

MATHURIN

Oui, mon enfant.

COLETTE

Et quelle est la raison ? 225

MATHURIN

C'est que je suis le maître en ma maison
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as paru un peu trop dégourdie :
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous ;
Je n'en veux point, car je suis né jaloux. 230
Acanthe, enfin, aura la préférence :
La chose est faite : adieu ; prends patience.

COLETTE

Adieu ! Non pas, traître ! je te suivrai,
Et contre ton contrat je m'inscrirai.

Mon père était procureur ; ma famille
A du crédit, et j'en ai ; je suis fille,
Et monseigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton ;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état :
Nous apprendrons à ta mine insolente
À te moquer d'une pauvre innocente.

235

240

MATHURIN

Cette innocente est dangereuse : il faut
Voir le beau-père, et conclure au plus tôt.

245

SCÈNE IV

Mathurin, Dignant, Acanthe, Colette.

MATHURIN

Allons, beau-père, allons bâcler la chose.

COLETTE

Vous ne bâclerez rien, non ; je m'oppose
À ses contrats, à ses noces, à tout.

MATHURIN

Quelle innocente !

250

(À Acanthe.)

COLETTE

Oh ! Tu n'es pas au bout.
Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voisine,
De vous laisser enjôler sur sa mine :
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chassez cet homme.

255

ACANTE

Hélas ! Très volontiers.

MATHURIN

Très volontiers !... Tout ce train-là me lasse :
Je suis têtue ; je veux que tout se passe
À mon plaisir, suivant mes volontés,
Car je suis riche... Or, beau-père, écoutez
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me dégrasse, et j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à sel : ça n'est pas mal.
Mon fils sera conseiller, et ma fille
Relèvera quelque noble famille ;
Mes petits-fils deviendront présidents :
De monseigneur un jour les descendants
Feront leur cour aux miens ; et, quand j'y pense,
Je me rengorge, et me carre d'avance.

260

265

270

DIGNANT

Carre-toi bien ; mais songe qu'à présent
On ne peut rien sans le consentement
De monseigneur : il est encor ton maître.

MATHURIN

Et pourquoi ça ?

DIGNANT

Mais c'est que ça doit être.
À tous seigneurs, tous honneurs.

275

COLETTE (*à Mathurin*)

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATHURIN

Voisin,
Notre baillif t'a donné sa folie.
Eh ! Dis-moi donc, s'il prend en fantaisie
À monseigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il besoin de prendre ton avis ?

280

DIGNANT

C'est différent ; je fus son domestique
De père en fils dans cette terre antique.
Je suis né pauvre, et je deviens cassé.
Le peu d'argent que j'avais amassé
Fut employé pour élever Acanthe.
Notre baillif dit qu'elle est fort savante,
Et qu'entre nous, son éducation
Est au-dessus de sa condition ;
C'est ce qui fait que ma seconde épouse,
Sa belle-mère, est fâchée et jalouse,
Et la maltraite, et me maltraite aussi

285

290

De tout cela je suis fort en souci.
Je voudrais bien te donner cette fille :
Mais je ne puis établir ma famille
Sans monseigneur ; je vis de ses bontés,
Je lui dois tout ; j'attends ses volontés :
Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

295

300

ACANTE

Ah ! Croyez-vous qu'il le donne, mon père ?

COLETTE

Eh bien ! Fripon, tu crois que tu l'auras ?
Moi, je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN

Tout le monde est contre moi ; ça m'irrite.

SCÈNE V

Les Précédents, Berthe.

MATHURIN (à Berthe, qui arrive)

Ma belle-mère, arrivez, venez vite.
Vous n'êtes plus la maîtresse au logis,
Chacun rebèque ; et je vous avertis
Que si la chose en cet état demeure,
Si je ne suis marié tout à l'heure,
Je ne le serai point ; tout est fini,
Tout est rompu.

305

310

BERTHE

Qui m'a désobéi ?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne ?
Serait-ce vous, mon mari ? Vous ?

DIGNANT

Personne,
Nous n'avons garde ; et Mathurin veut bien
Prendre ma fille à peu près avec rien :
J'en suis content, et je dois me promettre
Que monseigneur daignera le permettre.

315

BERTHE

Allez, allez, épargnez-vous ce soin ;
C'est de moi seule ici qu'on a besoin ;
Et quand la chose une fois sera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

320

DIGNANT

Mais...

BERTHE

Mais il faut suivre ce que je dis.
Je ne veux plus souffrir dans mon logis,
À mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne se tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiselle, avec sa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuisine ;

325

330

Elle se mire, ajuste son chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, et le soir, en cachette,
Lit des romans que le baillif lui prête.
Eh bien ! Voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle est muette ainsi qu'une pécore.

335

MATHURIN

Ah ! C'est tout jeune, et ça n'a pas encore
L'esprit formé : ça vient avec le temps.

340

DIGNANT

Ma bonne, il faut quelques ménagements
Pour une fille ; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire
C'est modestie et pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous passâtes par là ;
Je m'en souviens, vous étiez fort revêche.

345

BERTHE

Eh ! Finissons. Allons, qu'on se dépêche :
Quels sots propos ! Suivez-moi promptement
Chez le baillif.

350

COLETTE (à Acanthe)

N'en fais rien, mon enfant,

BERTHE

Allons, Acanthe.

ACANTE

Ô ciel ! Que dois-je faire ?

COLETTE

Refuse tout, laisse ta belle-mère,
Viens avec moi.

355

BERTHE (*à Acanthe*)

Quoi donc ! Sans sourciller ?
Mais parlez donc.

ACANTE

À qui puis-je parler ?

DIGNANT

Chez le baillif, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner, et laissons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

360

ACANTE

Ah ! Croyez que mes sens
Sont pénétrés de vos soins indulgents ;
Croyez qu'en tout je distingue mon père.

(Ils sortent.)

MATHURIN

Madame Berthe, on ne distingue guère
Ni vous ni moi : la belle a le maintien

365

Un peu bien sec, mais cela n'y fait rien ;
Et je réponds, dès qu'elle sera nôtre,
Qu'en peu de temps je la rendrai tout autre.

ACANTE

Ah ! Que je sens de trouble et de chagrin !
Me faudra-t-il épouser Mathurin ?

370

SCÈNE VI

Acanthe, Colette.

COLETTE

Ah ! N'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie ?
Tu peux trouver beaucoup mieux... que sait-on ?
Aimerais-tu ce méchant ?

375

ACANTE

Mon Dieu, non.
Mais, vois-tu bien, je ne suis plus soufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe ;
Je suis chassée ; il me faut un abri ;
Et par besoin je dois prendre un mari.
C'est en pleurant que je cause ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine ;
Mais je ne sais comment m'y prendre, hélas !
Que devenir ?... Dis-moi, ne sais-tu pas
Si monseigneur doit venir dans ses terres ?

380

385

COLETTE

Nous l'attendons.

ACANTE

Bientôt ?

COLETTE

Je ne sais guère
Dans mon taudis les nouvelles de cour :
Mais s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles,
Il rend justice, il a grand soin des filles.

390

ACANTE

Ah ! S'il pouvait me protéger ici !

COLETTE

Je prétends bien qu'il me protège aussi.

ACANTE

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles,
Qui dans l'armée ont très peu de pareilles ;
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

395

COLETTE

Qu'est-ce que Charles-Quint ?

ACANTE

Un empereur
Qui nous a fait bien du mal.

400

COLETTE

Et qu'importe ?
Ne m'en faites pas, vous, et que je sorte
À mon honneur du cas triste où je suis.

ACANTE

Comme le tien, mon coeur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène...

405

COLETTE

Prés de nos bois ?... Ah le plaisant château !
De Mathurin le logis est plus beau ;
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

ACANTE

Oui, je le sais ; mais cette demoiselle
Est autre chose ; elle est de qualité ;
On la respecte avec sa pauvreté.
Elle a chez elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure, et dont l'âme est si bonne !
Laure est aussi d'une grande maison.

410

415

COLETTE

Qu'importe encor ?

ACANTE

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En savent plus, ont l'âme autrement faite,
Ont de l'esprit, des sentiments plus grands,
Meilleurs que nous.

420

COLETTE

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand soin leur âme est façonnée ;
La nôtre, hélas languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter, à danser,
Les gens du monde apprennent à penser.

425

ACANTE

Cette Dormène et cette vieille dame
Semblent donner quelque chose à mon âme ;
Je crois en valoir mieux quand je les vois :
J'ai de l'orgueil, et je ne sais pourquoi...
Et les bontés de Dormène et de Laure
Me font haïr mille fois plus encore
Madame Berthe et monsieur Mathurin.

430

COLETTE

Quitte-les tous.

ACANTE

Je n'ose ; mais enfin
J'ai quelque espoir : que ton conseil m'assiste.
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi consiste

435

Ce fameux droit du seigneur.

COLETTE

Oh, ma foi !
Va consulter de plus doctes que moi.
Je ne suis point mariée ; et l'affaire,
À ce qu'on dit, est un très grand mystère.
Seconde-moi, fais que je vienne à bout
D'être épousée, et je te dirai tout.

440

ACANTE

Ah ! J'y ferai mon possible.

445

COLETTE

Ma mère
Est très alerte, et conduit mon affaire ;
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pousser mon droit par devant le baillif :
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

450

ACANTE

Que de bon coeur j'en fais le sacrifice !
Chère Colette, agissons bien à point,
Toi, pour l'avoir ; moi, pour ne l'avoir point
Tu gagneras assez à ce partage ;
Mais en perdant je gagne davantage.

455

ACTE II

SCÈNE I

Le Baillif, Philippe, son valet ; ensuite Colette.

(Il s'assied devant une table, et feuillette un grand livre.)

(À Colette.)

LE BAILLIF

Ma robe, allons... du respect... vite, Philippe.
C'est en baillif qu'il faut que je m'équipe :
J'ai des clients qu'il faut expédier.
Je suis baillif, je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.
L'affaire est grave, et de grande importance.
De matrimonio... chapitre deux.
Empêchements... Ces cas-là sont véreux ;
Il faut savoir de la jurisprudence.
Approchez-vous... faites la révérence,
Colette il faut d'abord dire son nom.

460

465

COLETTE

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLIF (*écrivain*)

Bon.

Colette... il faut dire ensuite son âge.

N'avez-vous pas trente ans, et davantage ?

470

COLETTE

Fi donc, monsieur ! J'ai vingt ans, tout au plus.

LE BAILLIF (*écrivain*)

Çà, vingt ans passés : ils sont bien révolus ?

COLETTE

L'âge, monsieur, ne fait rien à la chose ;

Et, jeune ou non, sachez que je m'oppose

À tout contrat qu'un Mathurin sans foi

Fera jamais avec d'autres que moi.

475

LE BAILLIF

Vos oppositions seront notoires.

Çà, vous avez des raisons péremptoires ?

COLETTE

J'ai cent raisons.

LE BAILLIF

Dites-les... Aurait-il... ?

480

COLETTE

Oh ! Oui, monsieur.

LE BAILLIF

Mais vous coupez le fil
À tout moment de notre procédure.

COLETTE

Pardon, monsieur.

LE BAILLIF

Vous a-t-il fait injure ?

485

COLETTE

Oh tant ! J'aurais plus d'un mari sans lui ;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLIF

Il vous a fait sans doute des promesses ?

COLETTE

Mille pour une, et pleines de tendresses.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime noeud.

490

LE BAILLIF *(écrivain)*

En légitime noeud... Quelle malice !
Çà, produisez ses lettres en justice.

COLETTE

Je n'en ai point ; jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me disait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
À son amant, d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire ? À quoi bon ?

495

LE BAILLIF

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins ?

500

COLETTE

Moi ? Point du tout ; mon témoin c'est moi-même :
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?
Et puis, monsieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin osât m'abandonner ?
Il me parlait d'amitié, de constance ;
Je l'écoutais, et c'était en présence
De mes moutons, dans son pré, dans le mien :
Ils ont tout vu, mais ils ne disent rien.

505

LE BAILLIF

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre plainte en droit ne peut suffire ;
On ne produit ni témoins ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit.

510

COLETTE

Mais
Un Mathurin aura donc l'insolence

Impunément d'abuser l'innocence ?

515

LE BAILLIF

En abuser ! Mais vraiment c'est un cas
Épouvantable, et vous n'en parliez pas !
Instrumentons... Laquelle nous remontre
Que Mathurin, en plus d'une rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,
A méchamment contre icelle attenté ;
Laquelle insiste, et répète dommages,
Frais, intérêts, pour raison des outrages,
Contre les lois, faits par le suborneur,
Dit Mathurin, à son présent honneur.

520

525

COLETTE

Rayez cela ; je ne veux pas qu'on dise
Dans le pays une telle sottise.
Mon honneur est très intact ; et, pour peu
Qu'on l'eût blessé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLIF

Que prétendez-vous donc ?

530

COLETTE

Être vengée.

LE BAILLIF

Pour se venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès
Quels attentats encontre vous sont faits ;
Articuler les lieux, les circonstances,

535

Quis, quid, ubi, les excès, insolences,
Énormités sur quoi l'on jugera.

COLETTE

Écrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLIF

Ce n'est pas tout ; il faut savoir la suite
Que ces excès pourraient avoir produite.

540

COLETTE

Comment, produite ? Eh ! Rien ne produit rien.
Traître baillif, qu'entendez-vous ?

(Il se lève.)

LE BAILLIF

Fort bien.
Laquelle fille a dans ses procédures
Perdu le sens, et nous dit des injures ;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement est nul, de nul effet.
Depuis une heure en vain je vous écoute :
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

545

COLETTE

Me débouter, moi ?

550

LE BAILLIF

Vous.

COLETTE

Maudit baillif !
Je suis déboutée ?

LE BAILLIF

Oui ; quand le plaignif
Ne peut donner des raisons qui convainquent,
On le déboute, et les adverses vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point action,
Nous procédons à la conclusion.

555

COLETTE

Non, non, baillif ; vous aurez beau conclure,
Instrumenter et signer, je vous jure
Qu'il n'aura point son Acanthe.

560

LE BAILLIF

Il l'aura ;
De monseigneur le droit se maintiendra.
Je suis baillif, et j'ai les droits du maître
C'est devant moi qu'il faudra comparaître.
Consolez-vous, sachez que vous aurez
Affaire à moi quand vous vous marierez.

565

COLETTE

J'aimerais mieux le reste de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLIF

Oh ! je vous en défie.

570

SCÈNE II

COLETTE

Ah ! Comment faire ? Où reprendre mon bien ?
J'ai protesté ; cela ne sert de rien.
On va signer : que je suis tourmentée !

SCÈNE III

Colette, Acanthe.

COLETTE

À mon secours ! Me voilà déboutée.

ACANTE

Déboutée !

575

COLETTE

Oui ; l'ingrat vous est promis.
On me déboute.

ACANTE

Hélas ! Je suis bien pis.
De mes chagrins mon âme est oppressée ;
Ma chaîne est prête, et je suis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

580

COLETTE

Ne hais-tu pas mon lâche ?

ACANTE

Honnêtement.

Entre nous deux, juges-tu sur ma mine

Qu'il soit bien doux d'être ici Mathurine ?

585

COLETTE

Non pas pour toi ; tu portes dans ton air

Je ne sais quoi de brillant et de fier :

À Mathurin cela ne convient guère,

Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTE

J'ai par malheur de trop hauts sentiments.

Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans ?

590

COLETTE

Moi ? non, jamais.

ACANTE

Le baillif Métaprose

M'en a prêté... Mon Dieu, la belle chose !

COLETTE

En quoi si belle ?

595

ACANTE

On y voit des amants

Si courageux, si tendres, si galants !

COLETTE

Oh ! Mathurin n'est pas comme eux.

ACANTE

Colette,
Que les romans rendent l'âme inquiète !

600

COLETTE

Et d'où vient donc ?

ACANTE

Ils forment trop l'esprit :
En les lisant le mien bientôt s'ouvrit ;
À réfléchir que de nuits j'ai passées !
Que les romans font naître de pensées !
Que les héros de ces livres charmants
Ressemblent peu, Colette, aux autres gens !
Cette lumière était pour moi féconde ;
Je me voyais dans un tout autre monde ;
J'étais au ciel !... Ah ! Qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obscur ;
Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village,
Et de descendre, après ce vol divin,
Des Amadis à maître Mathurin !

605

610

615

COLETTE

Votre propos me ravit ; et je jure
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTE

T'en souvient-il autant qu'il m'en souvient,
Que ce marquis, ce beau seigneur, qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un prince, 620
De sa présence honora la province ?
Il s'est passé juste un an et deux mois
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il ? Nous le vîmes à table,
Il m'accueillit : ah ! Qu'il était affable ! 625
Tous ses discours étaient des mots choisis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays :
C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure et pourtant naturelle ;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour. 630

COLETTE

Tu l'entendras, sans doute, à son retour.

ACANTE

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où monseigneur, tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts, suivi d'un peuple entier,
Le fer en main, courait le sanglier ? 635

COLETTE

Oui, quelque idée et confuse et légère
Peut m'en rester.

ACANTE

Je l'ai distincte et claire ;

Je crois le voir avec cet air si grand,
Sur ce cheval superbe et bondissant ; 640
Près d'un gros chêne il perce de sa lance
Le sanglier qui contre lui s'élance
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois ;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne) 645
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De son départ je fus encor témoin :
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire 650
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui ;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE

Ah ! Qu'un roman est beau !

ACANTE

C'est la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature. 655

COLETTE

D'après nature !... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en secret monseigneur ?

ACANTE

Oh ! Non, je n'ose, et je sens la distance
Qu'entre nous deux met son rang, sa naissance.
Crois-tu qu'on ait des sentiments si doux 660
Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous ?

À cette erreur trop de raison s'oppose.
Non, je ne l'aime point... mais il est cause
Que, l'ayant vu, je ne puis à présent
En aimer d'autre... et c'est un grand tourment.

665

COLETTE

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne ?
J'avouerai, moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE

Un étourdi prit quelque liberté ;
Il s'appelait le chevalier Germance :
Son fier maintien, ses airs, son insolence,
Me révoltaient, loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser ;
Et, réprimant sa poursuite hardie,
Je lui fis voir combien la modestie
Était plus fière, et pouvait d'un coup d'oeil
Faire trembler l'impudence et l'orgueil.
Ce chevalier serait assez passable,
Et d'autres moeurs l'auraient pu rendre aimable :
Ah ! La douceur est l'appât qui nous prend.
Que monseigneur, ô ciel, est différent !

670

675

680

COLETTE

Ce chevalier n'était donc guère sage ?
Çà, qui des deux te déplaît davantage,
De Mathurin ou de cet effronté ?

ACANTE

Oh ! Mathurin : c'est sans difficulté.

685

COLETTE

Mais, monseigneur est bon il est le maître ;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître !
Tu me parais si belle

ACANTE

Hélas !

COLETTE

Je crois,
Que tu pourras mieux réussir que moi.

690

ACANTE

Est-il bien vrai qu'il arrive ?

COLETTE

Sans doute,
Car on le dit,

ACANTE

Penses-tu qu'il m'écoute ?

695

COLETTE

J'en suis certaine, et je retiens ma part
De ses bontés.

ACANTE

Nous le verrons trop tard ;
Il n'arrivera point ; on me fiance,
Tout est conclu, je suis sans espérance. 700
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur ;
Mathurin presse, et je meurs de douleur.

COLETTE

Eh ! Moque-toi de Berthe.

ACANTE

Hélas ! Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine : 705
Je veux prier Dormène de m'aider
De son appui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux ; cette dame est si bonne !
Laure, surtout, cette vieille personne,
Par le malheur sensible à la pitié, 710
Qui m'a souvent montré tant d'amitié,
Me donnera ses conseils.

COLETTE

À notre âge,
Il faut de bons amis, rien n'est plus sage.
Tu trembles. 715

ACANTE

Oui.

COLETTE

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

SCÈNE IV

Acanthe, Colette, Berthe, Dignant, Mathurin.

BERTHE (*arrêtant Acanthe*)

Quel chemin vous prenez !
Êtes-vous folle ? Et quand on doit se rendre
À son devoir, faut-il se faire attendre ?
Vous me glacez : votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
On vous marie, et vous êtes fâchée.
Hom, l'idiot ! Allons, ça, Mathurin,
Soyez le maître, et donnez-lui la main.

720

725

MATHURIN APPROCHE SA MAIN (*et veut l'embrasser*)

Ah ! Palsandié...

BERTHE

Voyez la malhonnête !
Elle rechigne, et détourne la tête !

ACANTE

Pardon, mon père ; hélas ! Vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

730

BERTHE

Et rien pour moi ?

MATHURIN

Ni rien pour moi non plus ?

735

COLETTE

Non, rien, méchant ; tu n'auras qu'un refus.

MATHURIN

On me fiance.

COLETTE

Et va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse-moi faire.

740

DIGNANT

Eh ! Qu'est-ce que j'entends ?
C'est un courrier : c'est, je pense, un des gens
De monseigneur ; oui, c'est le vieux Champagne.

SCÈNE V

Les Précédents, Champagne.

CHAMPAGNE

Oui, nous avons terminé la campagne :

Nous avons sauvé Metz, mon maître et moi ;
Et nous aurons la paix. Vive le roi !
Quelle indolence ! Et quel air de froideur !
Vive mon maître !... Il a bien du courage ;
Mais il est trop sérieux pour son âge ;
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici ;
Tu me parais en grande compagnie.

745

750

DIGNANT

Oui... Vous serez de la cérémonie.
Nous marions Acanthe.

CHAMPAGNE

Bon ! Tant mieux !
Nous danserons, nous serons tous joyeux.
Ta fille est belle... Ha ! ha ! C'est toi. Colette ;
Ma chère enfant, ta fortune est donc faite ?
Mathurin est ton mari ?

755

COLETTE

Mon Dieu, non.

760

CHAMPAGNE

Il fait fort mal.

COLETTE

Le traître, le fripon,
Croit dans l'instant prendre Acanthe pour femme.

CHAMPAGNE

Il fait fort bien ; je réponds sur mon âme
Que cet hymen à mon maître agréera,
Et que la noce à ses frais se fera.

765

ACANTE

Comment ! Il vient ?

CHAMPAGNE

Peut-être ce soir même.

DIGNANT

Quoi ! Ce seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encore avant ma mort ?
S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

770

ACANTE

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier, devant ma belle-mère,
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans son aveu, sans l'oser consulter ;
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte ;
C'est un respect, sans doute, qu'il mérite.

775

MATHURIN

Foin du respect !

DIGNANT

Votre avis est sensé ;

Et comme vous en secret j'ai pensé.

780

MATHURIN

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

COLETTE (*à Acanthe*)

Bon, tenez ferme.

MATHURIN

Est un sot qui diffère.

Je ne veux point soumettre mon honneur,

Si je le puis, à ce droit du seigneur.

785

BERTHE

Eh ! Pourquoi tant s'effaroucher ? La chose

Est bonne au fond, quoique le monde en cause,

Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.

J'en fis l'épreuve ; et je puis protester

Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,

On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vue.

790

COLETTE

Je le crois bien.

BERTHE

Cependant la raison

Doit conseiller de fuir l'occasion.

Hâtons la noce, et n'attendons personne.

Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

795

(À Colette, en s'en allant.)

MATHURIN

C'est très bien dit. Eh bien ! L'aurai-je enfin ?

(Ils sortent.)

COLETTE

Non, tu ne l'auras pas, non, Mathurin.

CHAMPAGNE

Oh ! Oh ! Nos gens viennent en diligence.
Eh quoi ! Déjà le Chevalier Gernance ?

800

SCÈNE VI

Le Chevalier, Champagne.

CHAMPAGNE

Vous êtes fin, Monsieur le Chevalier ;
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille ;
Vous vous doutez qu'on marie une fille ;
Acanthe est belle, au moins.

805

LE CHEVALIER

Eh ! Oui, vraiment,
Je la connais ; j'apprends en arrivant
Que Mathurin se donne l'insolence
De s'appliquer ce bijou d'importance ;

Mon bon destin nous a fait accourir 810
Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir
Qu'un riche rustre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus huppés et des plus délicats.
Pour le marquis, il ne se hâte pas : 815
C'est, je l'avoue, un grave personnage,
Pressé de rien, bien compassé, bien sage,
Et voyageant comme un ambassadeur.
Parbleu, jouons un tour à sa lenteur :
Tiens, il me vient une bonne pensée, 820
C'est d'enlever presto la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque mesure.

CHAMPAGNE

Oui, le projet est beau.

LE CHEVALIER

Un vieux château, vers la forêt prochaine, 825
Tout délabré, que possède Dormène,
Avec sa vieille...

CHAMPAGNE

Oui, c'est Laure, je crois.

LE CHEVALIER

Oui.

CHAMPAGNE

Cette vieille était jeune autrefois ; 830

Je m'en souviens, votre étourdi de père
 Eut avec elle une certaine affaire,
 Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
 Ma foi, c'était un maître débauché
 Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
 Les enlevant, et puis se moquant d'elles.
 Il mangea tout, et ne vous laissa rien.

835

LE CHEVALIER

J'ai le marquis, et c'est avoir du bien ;
 Sans nul souci je vis de ses largesses.
 Je n'aime point l'embarras des richesses :
 Est riche assez qui sait toujours jouir.
 Le premier bien, crois-moi, c'est le plaisir.

840

CHAMPAGNE

Eh que ne prenez-vous cette Dormène ?
 Bien plus qu'Acanthe elle en vaudrait la peine ;
 Elle est très fraîche, elle est de qualité ;
 Cela convient à votre dignité :
 Laissez pour nous les filles du village.

845

LE CHEVALIER

Vraiment Dormène est un très doux partage,
 C'est très bien dit. Je crois que j'eus un jour,
 S'il m'en souvient, pour elle un peu d'amour ;
 Mais, entre nous, elle sent trop sa dame ;
 On ne pourrait en faire que sa femme.
 Elle est bien pauvre, et je le suis aussi ;
 Et pour l'hymen j'ai fort peu de souci.
 Mon cher Champagne, il me faut une Acanthe ;
 Cette conquête est beaucoup plus plaisante :

850

855

Oui, cette Acanthe aujourd'hui m'a piqué.
Je me sentis, l'an passé, provoqué
Par ses refus, par sa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine. 860
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi ;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carrosse,
Et nous fondrons tous quatre sur la noce.
Cela sera plaisant ; j'en ris déjà. 865

CHAMPAGNE

Mais croyez-vous que monseigneur rira ?

LE CHEVALIER

Il faudra bien qu'il rie, et que Dormène
En rie encor, quoique prude et hautaine,
Et je prétends que Laure en rie aussi.
Je viens de voir, à cinq cents pas d'ici, 870
Dormène et Laure, en très mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille : il faut prendre ce temps.

CHAMPAGNE

C'est bien pensé ; mais vos déportements
Sont dangereux, je crois, pour ma personne. 875

LE CHEVALIER

Bon ! L'on se fâche, on s'apaise, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens sérieux.

CHAMPAGNE

Fort bien.

LE CHEVALIER

L'esprit le plus atrabilaire
Est subjugué quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on soupe, et puis l'on est d'accord.

880

CHAMPAGNE

On ne peut mieux ; mais votre belle Acanthe
Est bien revêche.

885

LE CHEVALIER

Et c'est ce qui m'enchanté.
La résistance est un charme de plus ;
Et j'aime assez une heure de refus.
Comment souffrir la stupide innocence
D'un sot tendron faisant la révérence,
Baissant les yeux, muette à mon aspect,
Et recevant mes faveurs par respect ?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acanthe ici j'éprouvai le courage.
Va, sous mes lois je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, et sonne les alarmes ;
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
Vite.

890

895

CHAMPAGNE

Je crois que nous sommes trahis ;
C'est du secours qui vient aux ennemis :
J'entends grand bruit, c'est monseigneur.

900

LE CHEVALIER

N'importe.
Sois prêt ce soir à me servir d'escorte.

ACTE III

SCÈNE I

Le Marquis, Le Chevalier.

LE MARQUIS

Cher chevalier, que mon coeur est en paix ! 905
Que mes regards sont ici satisfaits !
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines, me sont chères !
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illusion, les manèges des cours ! 910
Tous ces grands riens, ces pompeuses chimères,
Ces vanités, ces ombres passagères,
Au fond du coeur laissent un vide affreux.
C'est avec nous que nous sommes heureux.
Dans ce grand monde, où chacun veut paraître, 915
On est esclave, et chez moi je suis maître.
Que je voudrais que vous eussiez mon goût !

LE CHEVALIER

Eh ! Oui, l'on peut se réjouir partout,
En garnison, à la cour, à la guerre,
Longtemps en ville, et huit jours dans sa terre. 920

LE MARQUIS

Que vous et moi nous sommes différents !

LE CHEVALIER

Nous changerons peut-être avec le temps.
En attendant, vous savez qu'on apprête
Pour ce jour même une très belle fête ;
C'est une noce.

925

LE MARQUIS

Oui, Mathurin vraiment
Fait un beau choix, et mon consentement
Est tout acquis à ce doux mariage ;
L'époux est riche, et sa maîtresse est sage :
C'est un bonheur bien digne de mes vœux,
En arrivant, de faire deux heureux.

930

LE CHEVALIER

Acanthe encore en peut faire un troisième.

LE MARQUIS

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous, par vos galants exploits.
Tout peut passer dans des villes de guerre ;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

935

LE CHEVALIER

L'exemple du plaisir, apparemment ?

LE MARQUIS

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment ;
Daignez en croire un parent qui vous aime. 940
Si vous n'avez du respect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pourrez vous faire respecter.
Je ne suis pas difficile et sévère ;
Mais, entre nous, songez que votre père, 945
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ses biens, languit dans la misère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut assassiné. 950
J'étais enfant ; son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible,
Qui se grava dans mon âme sensible ;
Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs. 955
Si, comme moi, cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein ;
J'y pense quelquefois ; mais c'est en vain ;
Mon feu m'emporte. 960

LE MARQUIS

Eh bien ! Je vous présage
Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER

Je le voudrais ; mais on fait comme on peut :
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS

Vous vous trompez : de son coeur on est maître 965
J'en fis l'épreuve : est sage qui veut l'être ;
Et, croyez-moi, cette Acanthe, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous ;
Mais ma raison ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre ; 970
Je rejetai ce désir passager,
Dont la poursuite aurait pu m'affliger,
Dont le succès eût perdu cette fille,
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux. 975

LE CHEVALIER

Je ne suis pas si timide que vous ;
La même pâte, (il faut que j'en convienne)
N'a point formé votre branche et la mienne.
Quoi ! Vous pensez être dans tous les temps
Maître absolu de vos yeux, de vos sens ? 980

LE MARQUIS

Et pourquoi non ?

LE CHEVALIER

Très fort je vous respecte ;
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte

Les plus prudents se laissent captiver,
Et le vrai sage est encore à trouver.
Craignez surtout le titre ridicule
De philosophe.

985

LE MARQUIS

Ô l'étrange scrupule !
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire ? Amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le sot le craint, le fripon le décrie ;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons, et des sots ;
Et ce n'est pas sur les discours du monde
Que le bonheur et la vertu se fonde.
Écoutez-moi. Je suis las aujourd'hui
Du train des cours où l'on vit pour autrui :
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne,
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier aussi.

990

995

1000

LE CHEVALIER

Très humble serviteur.

LE MARQUIS

Ma fantaisie
N'est pas de prendre une jeune étourdie.

1005

LE CHEVALIER

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS

Je voudrais
Un esprit doux plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS

La jeunesse,
Les agréments, n'ont rien qui m'intéresse.

1010

LE CHEVALIER

Tant pis.

LE MARQUIS

Je veux affermir ma maison
Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER

Oui, tout d'ennui.

1015

LE MARQUIS

J'ai pensé que Dormène
Serait très propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER

Notre Dormène est bien pauvre.

LE MARQUIS

Tant mieux.
C'est un bonheur si pur, si précieux, 1020
De relever l'indigente noblesse,
De préférer l'honneur à la richesse !
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former
Tout notre sang ; lui seul doit animer
Ce sang reçu de nos braves ancêtres, 1025
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

LE CHEVALIER

Je pense ainsi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais, dans vos beaux desseins,
Vous avez donc, malgré votre réserve,
Un peu d'amour ? 1030

LE MARQUIS

Qui, moi ? Dieu m'en préserve !
Il faut savoir être maître chez soi ;
Et si j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'est folie.

LE CHEVALIER

Ma foi, marquis, votre philosophie 1035
Me paraît toute à rebours du bon sens ;
Pour moi, je crois au pouvoir de nos sens ;
Je les consulte en tout, et j'imagine
Que tous ces gens si graves par la mine,
Pleins de morale et de réflexions, 1040
Sont destinés aux grandes passions.
Les étourdis esquivent l'esclavage,

Mais un coup d’œil peut subjuguer un sage.

LE MARQUIS

Soit, nous verrons.

LE CHEVALIER

Voici d’autres époux ;
Voici la noce ; allons, égayons-nous.
C’est Mathurin, c’est la gentille Acanthe,
C’est le vieux père, et la mère, et la tante,
C’est le baillif, Colette, et tout le bourg.

1045

SCÈNE II

Le Marquis, Le Chevalier ; Le Baillif, à la tête des habitants.

LE MARQUIS

J’en suis touché. Bonjour, enfants, bonjour.

1050

LE BAILLIF

Nous venons tous avec conjouissance
Nous présenter devant Votre Excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus...
Comme les Grecs...

LE MARQUIS

Les Grecs sont superflus.
Je suis Picard je revois avec joie
Tous mes vassaux.

1055

LE BAILLIF

Les Grecs de qui la proie...

LE CHEVALIER

Ah ! finissez. Notre gros Mathurin,
La belle Acanthe est votre proie enfin ?

1060

MATHURIN

Oui-da, monsieur : la fiançaille est faite,
Et nous prions que monseigneur permette
Qu'on nous finisse.

COLETTE

Oh ! Tu ne l'auras pas ;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, Monseigneur, vous me rendrez justice ;
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse ;
Il m'a promis...

1065

MATHURIN

Bon ! J'ai promis en l'air.

LE MARQUIS

Il faut, bailli, tirer la chose au clair.
A-t-il promis ?

1070

LE BAILLIF

La chose est constatée.
Colette est folle, et je l'ai déboutée.

COLETTE

Ça n'y fait rien, et Monseigneur saura
Qu'on force Acanthe à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite, et qu'on la violente,
Pour épouser.

1075

LE MARQUIS

Est-il vrai, belle Acanthe ?

ACANTE

Je dois d'un père, avec raison chéri,
Suivre les lois ; il me donne un mari.

1080

MATHURIN

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS

Sa réponse est d'une prudence extrême :
Eh bien ! Chez moi la noce se fera.

LE CHEVALIER

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS *(à Acanthe)*

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle,
Et les travaux, d'un serviteur fidèle.
Votre sagesse à mes yeux satisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.

1085

Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai soin de toute la famille.

1090

COLETTE

Et de moi donc ?

LE MARQUIS

De vous, Colette, aussi.
Cher chevalier, retirons-nous d'ici
Ne troublons point leur naïve allégresse.

1095

LE BAILLIF

Et votre droit, Monseigneur ; le temps presse.

MATHURIN

Quel chien de droit ! Ah ! Me voilà perdu.

COLETTE

Va, tu verras.

BERTHE

Mathurin, que crains-tu ?

LE MARQUIS

Vous aurez soin, baillif, en homme sage,
D'arranger tout suivant l'antique usage :
D'un si beau droit je veux m'autoriser
Avec décence, et n'en point abuser.

1100

LE CHEVALIER

Ah ! Quel Caton ! Mais mon Caton, je pense,
La suit des yeux, et non sans complaisance.
Mon cher cousin...

1105

LE MARQUIS

Eh bien ?

LE CHEVALIER

Gageons tous deux
[Que vous] allez devenir amoureux.

LE MARQUIS

Moi, mon cousin !

1110

LE CHEVALIER

Oui, vous.

LE MARQUIS

L'extravagance !

LE CHEVALIER

Vous le serez ; j'en ris déjà d'avance.
Gageons, vous dis-je, une discrétion.

LE MARQUIS

Soit.

1115

LE CHEVALIER

Vous perdrez.

LE MARQUIS

Soyez bien sûr que non.

SCÈNE III

Le Baillif, Les Précédents moins le Marquis et le Chevalier.

MATHURIN

Que disent-ils ?

LE BAILLIF

Ils disent que sur l'heure
Chacun s'en aille, et qu'Acanthe demeure.

1120

MATHURIN

Moi, que je sorte !

LE BAILLIF

Oui, sans doute.

COLETTE

Oui, fripon.
Oh ! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN *(au baillif)*

Mais doit-on ?...

1125

BERTHE

Eh quoi, benêt, te voilà bien à plaindre !

(À Acanthe.)

(Lui donnant des papiers cachetés.)

DIGNANT

Allez, d'Acanthe on n'aura rien à craindre ;
Trop de vertu règne au fond de son coeur ;
Et notre maître est tout rempli d'honneur.
Quand près de vous il daignera se rendre,
Quand sans témoin il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté :
C'est un devoir de votre pitié ;
N'y manquez pas... Ô fille toujours chère...
Embrassez-moi.

1130

1135

ACANTE

Tous vos ordres, mon père,
Seront suivis ; ils sont pour moi sacrés ;
Je vous dois tout... D'où vient que vous pleurez ?

DIGNANT

Ah ! Je le dois... de vous je me sépare,
C'est pour jamais ; mais si le ciel avare,
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits,

1140

Pouvait sur vous les verser désormais,
Si votre sort est digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois sécher mes larmes.

BERTHE

Marchons, marchons ; tous ces beaux compliments
Sont pauvretés qui font perdre du temps.
Venez, Colette.

1145

COLETTE (*à Acanthe*)

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prudhommerie
Mon Mathurin ; vengez-moi des ingrats.

1150

ACANTE

Le coeur me bat... Que deviendrai-je ? Hélas !

SCÈNE IV

Le Baillif, Mathurin, Acanthe.

MATHURIN

Je n'aime point cette cérémonie,
Maître baillif ; c'est une tyrannie.

LE BAILLIF

C'est la condition sine qua non.

MATHURIN

Sine qua non ! Quel diable de jargon !

1155

Morbleu, ma femme est à moi.

LE BAILLIF

Pas encore

Il faut premier que monseigneur l'honore

D'un entretien selon les nobles us

En ce châtel de tous les temps reçus.

1160

MATHURIN

Ces maudits us, quels sont-ils ?

LE BAILLIF

L'épousée

Sur une chaise est sagement placée ;

Puis Monseigneur, dans un fauteuil à bras,

Vient vis-à-vis se camper à six pas.

1165

MATHURIN

Quoi ! Pas plus loin ?

LE BAILLIF

C'est la règle.

MATHURIN

Allons, passe.

Et puis après ?

LE BAILLIF

Monseigneur avec grâce
Fait un présent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

1170

MATHURIN

Passe pour des présents.

LE BAILLIF

Puis il lui parle ; il vous la considère ;
Il examine à fond son caractère ;
Puis il l'exhorte à la vertu.

1175

MATHURIN

Fort bien ;
Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien ?

LE BAILLIF

Expressément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'espace d'un quart d'heure.

1180

MATHURIN

Un quart d'heure est beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins se tenir près d'ici
Pour écouter sa femme ?

LE BAILLIF

La loi porte
Que s'il osait se tenir à la porte,

1185

Se présenter avant le temps marqué,
Faire du bruit, se tenir pour choqué,
S'émanciper à sottises pareilles,
On fait couper sur-le-champ ses oreilles.

MATHURIN

La belle loi ! les beaux droits que voilà !
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

1190

ACANTE

Moi, j'obéis, et je n'ai rien à dire.

LE BAILLIF

Déniche ; il faut qu'un mari se retire :
Point de raisons.

MATHURIN *(sortant)*

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit ; et son air innocent,
Sa conversation ne plaira guère.

1195

LE BAILLIF

Veux-tu partir ?

(Il sort.)

MATHURIN

Adieu donc, ma très chère ;
Songe surtout au pauvre Mathurin,
Ton fiancé.

1200

ACANTE

J'y songe avec chagrin.
Quelle sera cette étrange entrevue ?
La peur me prend ; je suis tout éperdue.

LE BAILLIF

Asseyez-vous ; attendez en ce lieu
Un maître aimable et vertueux. Adieu.

1205

SCÈNE V

ACANTE

Il est aimable... Ah ! Je le sais, sans doute.
Pourrai-je, hélas ! mériter qu'il m'écoute ?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins et dans mes torts secrets ?
Il me croira du moins fort imprudente
De refuser le sort qu'on me présente,
Un mari riche, un état assuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus avec bien peu d'estime ;
Je vais déplaire à ce coeur magnanime ;
Et si mon âme avait osé former
Quelque souhait, c'est qu'il pût m'estimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame et si noble et si tendre,
Qui fuit le monde, et qu'en ce triste jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour ?...
Où suis-je ?... On ouvre !... À peine j'envisage
Celui qui vient... Je ne vois qu'un nuage.

1210

1215

1220

SCÈNE VI

Le Marquis, Acanthe.

LE MARQUIS

Asseyez-vous. Lorsqu'ici je vous vois, 1225
C'est le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire ;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE *(s'asseyant)*

Trop de bontés se répandent sur nous ; 1230
J'en suis confuse, et ma reconnaissance
N'a pas besoin de tant de bienfaisance :
Mais avant tout il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père présente 1235
Très humblement.

LE MARQUIS *(les mettant dans sa poche)*

Donnez-les, belle Acanthe,
Je les lirai ; c'est sans doute un détail
De mes forêts : ses soins et son travail
M'ont toujours plu ; j'aurai de sa vieillesse 1240
Les plus grands soins comptez sur ma promesse.
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous causant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuse ?
J'en suis fâché... Vous deviez être heureuse. 1245

ACANTE

Ah ! Je le suis un moment, Monseigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon coeur ;
Mais tant d'audace est-elle ici permise ?

LE MARQUIS

Ne craignez rien, parlez avec franchise ;
Tous vos secrets seront en sûreté.

1250

ACANTE

Qui douterait de votre probité ?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le sais bien ; et j'avouerai surtout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût ;
Que, dans les champs élevée et nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos lois me retient pour jamais,
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
Mais, après tout, Mathurin, le village,
Ces paysans, leurs moeurs et leur langage,
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur ;
De mon esprit c'est une injuste erreur ;
Je la combats, mais elle a l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

1255

1260

1265

LE MARQUIS (*approchant son fauteuil*)

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE (*à genoux*)

J'ose à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres noeuds : tous me seraient horribles ;
Mais que je puisse avoir des jours paisibles. 1270
Le premier bien serait votre bonté,
Et le second de tous, la liberté.

(Ils s'approchent.)

LE MARQUIS (*la relevant avec empressement*)

Eh ! Relevez-vous donc... Que tout m'étonne
Dans vos desseins, et dans votre personne,
Dans vos discours, si nobles, si touchants, 1275
Qui ne sont point le langage des champs !
Je l'avouerai, vous ne paraissez faite
Pour Mathurin ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce séjour obscur,
Un ton si noble, un langage si pur ? 1280
Partout on a de l'esprit ; c'est l'ouvrage
De la nature, et c'est votre partage :
Mais l'esprit seul, sans éducation,
N'a jamais eu ni ce tour ni ce ton,
Qui me surprend... je dis plus, qui m'enchanté. 1285

ACANTE

Ah ! Que pour moi votre âme est indulgente !
Comme mon sort, mon esprit est borné.
Moins on attend, plus on est étonné.
Un peu de soins, peut-être, et de lecture
Ont pu dans moi corriger la Nature 1290
C'est vous surtout, vous qui, dans ce moment,

Formez en moi l'esprit, le sentiment ;
Qui m'élevez, qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

(Il s'approche.)

LE MARQUIS

Je n'y tiens plus : son mérite inouï
M'a plus encor pénétré qu'ébloui.
Quoi ! Dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur si rare,
Et le Destin veut ailleurs l'enterrer !
Non, belle Acanthe, il vous faut demeurer.

1295

1300

ACANTE

Pour épouser Mathurin ?

LE MARQUIS

Sa personne
Mérite peu la femme qu'on lui donne,
Je l'avouerai.

ACANTE

Mon père quelquefois
Me conduisait tout auprès de vos bois,
Chez une dame aimable et révérée,
.....
Plaine d'esprit, de sentiments, d'honneur.
Elle daigne m'aimer ; votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère est avare et cruelle ;

1305

1310

Elle me hait ; et je hais malgré moi
Ce Mathurin qui compte sur ma foi.
Voilà mon sort ; vous en êtes le maître.
Je ne serai point heureuse peut-être.
Je souffrirai ; mais je souffrirai moins
En devant tout à vos généreux soins.
Protégez-moi ; croyez qu'en ma retraite
Je resterai toujours votre sujette.

1315

1320

LE MARQUIS

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant su vous connaître,
Serait-ce point Dormène ?

ACANTE

Oui.

1325

LE MARQUIS

Mais peut-être...
Il est aisé d'ajuster tout cela.
Oui... votre idée est très bonne... Oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce sot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets. En un mot, voulez-vous
Près de Dormène un destin noble et doux ?

1330

ACANTE

J'aimerais mieux la servir, servir Laure,
Laure si bonne, et qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur séjour

1335

Le seul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richesse importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS

Acanthe, allez... Vous pénétrez mon coeur :
Oui, vous pourrez, Acanthe, avec honneur
Vivre auprès d'elle... et dans mon château même.

1340

ACANTE

Auprès de vous ? Ah ! Ciel !

LE MARQUIS S'APPROCHE UN PEU

Elle vous aime ;
Elle a raison... J'ai, vous dis-je, un projet :
Mais je ne sais s'il aura son effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne est déjà commencée ;
La noce prête, et le contrat signé.
Le ciel voulut que je fusse éloigné
Lorsqu'en ces lieux on parait la victime.
J'arrive tard, et je m'en fais un crime.

1345

1350

(Ils s'approchent.)

ACANTE

Quoi ! Vous daignez me plaindre ? Ah ! Qu'à mes yeux
Mon mariage en est plus odieux !
Qu'il le devient chaque instant davantage !

(Il s'approche.)

LE MARQUIS

Mais, après tout, puisque de l'esclavage...
Avec décence on pourra vous tirer...

1355

ACANTE (*s'approchant un peu*)

Ah ! Le voudriez-vous ?

(*Il s'approche encore.*)

(*Elle s'approche.*)

(*Ils se trouvent tout près l'un de l'autre.*)

LE MARQUIS

J'ose espérer...
Que vos parents, la raison, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême...
Oui, cet hymen est trop mal assorti.
Mais le temps presse : il faut prendre un parti.
Écoutez-moi...

1360

ACANTE

Juste ciel ! si j'écoute !

SCÈNE VII

Le Marquis, Acanthe, Le Baillif, Mathurin.

MATHURIN (*entrant brusquement*)

Je crains, ma foi, que l'on ne me déboute :

1365

Entrons, entrons ; le quart d heure est fini.

ACANTE

Eh quoi ! Sitôt ?

LE MARQUIS (*tirant sa montre*)

Il est vrai, mon ami.

MATHURIN

Maître baillif, ces sièges sont bien proches :
Est-ce encore un des droits ?

1370

LE BAILLIF

Point de reproches,
Mais du respect.

MATHURIN

Mon Dieu ! nous en aurons ;
Mais aurons-nous ma femme ?

(*Il sonne.*)

LE MARQUIS

Nous verrons.
Eh ?

1375

UN DOMESTIQUE

Monseigneur ?

LE MARQUIS

Que l'on ramène Acanthe
Chez ses parents.

MATHURIN

Ouais ! Ceci me tourmente.

1380

ACANTE *(s'en allant)*

Ciel, prends pitié de mes secrets ennuis.

LE MARQUIS *(sortant d'un autre côté)*

Sortons, cachons le désordre où je suis.
Ah ! Que j'ai peur de perdre la gageure !

SCÈNE VIII

Mathurin, Le Baillif.

MATHURIN

Dis-moi, baillif, ce que cela figure.
Notre seigneur est sorti bien surnois.
Il me parlait poliment autrefois,
J'aimais assez ses honnêtes manières ;
Et même à coeur il prenait mes affaires.
Je me marie : il s'en va tout pensif.

1385

LE BAILLIF

C'est qu'il pense beaucoup.

1390

MATHURIN

Maître Baillif,
Je pense aussi. Ce « Nous verrons » m'assomme.
Quand on est prêt, « Nous verrons » ! Ah ! Quel homme !
Que je fis mal, ô ciel ! Quand je naquis
Chez mes parents ; de naître en ce pays ! 1395
J'aurais bien dû choisir quelque village
Où j'aurais pu contracter mariage
Tout uniment, comme cela se doit,
À mon plaisir, sans qu'un autre eût le Droit
De disposer de moi-même à mon âge, 1400
Et de fourrer son nez dans mon ménage.

LE BAILLIF

C'est pour ton bien.

MATHURIN

Mon ami Baillival ;
Pour notre bien on nous fait bien du mal.

ACTE IV

SCÈNE I

(Il s'assied à une table.)

(En se cognant le front avec la main.)

(Il se relève.)

(Il finit sa lettre.)

LE MARQUIS

Non, je ne perdrai point cette gageure...
Amoureux ! moi ! quel conte ! ah ! je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir :
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acanthe est assez belle...
Et de la grâce ! ah ! nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'esprit !... Quoi ! Dans le fond des bois !
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès ! Qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature !
J'estime Acanthe : oui, je dois l'estimer ;
Mais, grâce au ciel, je suis très loin d'aimer ;
Ah ! Respirons. Voyons, sur toute chose,
Quel plan de vie enfin je me propose...

1405

1410

1415

De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en sortir que pour servir mon roi, 1420
De m'attacher par un sage hyménée
Une compagne agréable et bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la noblesse et le sort abattu
À mes bienfaits doivent des jours prospères : 1425
Dormène seule a tous ces caractères ;
Le ciel pour moi la réserve aujourd'hui.
Allons la voir... d'abord écrivons-lui
Un compliment... mais que puis-je lui dire ?
Acanthe est là qui m'empêche d'écrire ; 1430
Oui, je la vois : comment la fuir ! Par où ?
Qui se croit sage, ô ciel ! Est un grand fou.
Achevons donc... Je me vaincrai sans doute.
Holà ! Quelqu'un... Je sais bien qu'il en coûte.

SCÈNE II

Le Marquis, un domestique.

LE MARQUIS

Tenez, portez cette lettre à l'instant. 1435

LE DOMESTIQUE

Où ?

LE MARQUIS

Chez Acanthe.

LE DOMESTIQUE

Acanthe ? Mais vraiment...

LE MARQUIS

Je n'ai point dit Acanthe ; c'est Dormène
À qui j'écris... On a bien de la peine
Avec ses gens... Tout le monde en ces lieux
Parle d'Acanthe ; et l'oreille et les yeux
Sont remplis d'elle, et brouillent ma mémoire.

1440

SCÈNE III

Le Marquis, Dignant, Berthe, Mathurin.

MATHURIN

Ah ! Voici bien, pardienne, une autre histoire !

LE MARQUIS

Quoi ?

1445

MATHURIN

Pour le coup c'est le droit du seigneur :
On m'a volé ma femme.

BERTHE

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilenie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand seigneur si bon, si libéral.

1450

LE MARQUIS

Comment ? Qu'est-il arrivé ?

BERTHE

Bien du mal.

MATHURIN

Vous le savez comme moi.

LE MARQUIS

Parle, traître,
Parle.

1455

MATHURIN

Fort bien ; vous vous fâchez, mon maître ;
Oh ! C'est à moi d'être fâché.

LE MARQUIS

Comment ?
Explique-toi.

1460

MATHURIN

C'est un enlèvement.
Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez,
Tout en riant, et vite l'ont conduite
Je ne sais où ?

1465

LE MARQUIS

Qu'on aille à leur poursuite...
Holà ! Quelqu'un... ne perdez point de temps ;
Allez, courez ; que mes gardes, mes gens,
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je ; et s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

1470

BERTHE (à son mari)

Il parle tout de bon ;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

1475

LE MARQUIS

Et vous son père, et vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un coeur noble, un coeur tendre,
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher ?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle ?
Vous m'étonnez.

1480

1485

DIGNANT

Tout mon coeur est pour elle,
C'est mon devoir ; et j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la faisait partir.

LE MARQUIS

Par mon ordre ?

DIGNANT

Oui.

1490

LE MARQUIS

Quelle injure nouvelle !

Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?

Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.

Ah ! S'il se peut, modérons mon courroux...

Non ; vous, restez.

1495

MATHURIN

Qui ? Moi ?

LE MARQUIS (*à Dignant*)

Non ; vous, vous dis-je.

SCÈNE IV

Le Marquis, sur le devant ; Dignant, au fond.

LE MARQUIS

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.

Le chevalier m'avait presque promis

De se porter à des coups si hardis.

Il croit au fond que cette gentillesse

Est pardonnable au feu de sa jeunesse :

1500

Il ne sait pas combien je suis choqué.
À quel excès ce fou-là m'a manqué !
Jusqu'à quel point son procédé m'offense ! 1505
Il déshonore, il trahit l'innocence ;
Il perd Acanthe ; et pour percer mon coeur,
Je n'ai passé que pour son ravisseur !
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de son crime : 1510
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom !
Il est pétri des vices de son père ;
Il a ses traits, ses moeurs, son caractère ;
Il périra malheureux comme lui. 1515
Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler ?

LE MARQUIS

Sans doute, tu le peux : 1520
Parle-moi d'elle.

DIGNANT

Au transport douloureux
Où votre coeur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté, 1525
Ce gros paquet qu'on vous a présenté ?...

LE MARQUIS

Eh ! Mon ami, suis-je en état de lire ?

DIGNANT

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS

Que veux-tu dire ?

DIGNANT

Quoi ! Ce paquet n'est pas encore ouvert ?

1530

LE MARQUIS

Non.

DIGNANT

Juste ciel ! Ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS

Comment ?... J'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT

Hélas ! Vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

1535

LE MARQUIS

Eh ! Lisons vite... Une table à l'instant ;

Approchez donc cette table.

DIGNANT

Ah ! mon maître !

Qu'aura-t-on fait, et qu'allez-vous connaître ?

1540

LE MARQUIS (*assis, examine le paquet*)

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,

Est cacheté des sceaux de ma maison ?

DIGNANT

Oui.

LE MARQUIS

Lisons donc.

DIGNANT

Cet étrange mystère

1545

En d'autres temps aurait de quoi vous plaire ;

Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS (*lisant*)

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.

Je vois d'abord que le ciel la fit naître

D'un sang illustre ; et cela devait être.

1550

Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.

Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux

Entre vos mains ! Quoi ! Laure est donc sa mère ?

Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père ?

Indignement pourquoi la marier ?

1555

DIGNANT

J'en avais l'ordre, et j'ai dû vous prier
En sa faveur.

LE DOMESTIQUE

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

1560

LE MARQUIS

Ah ! C'est à moi de l'aller consoler.

SCÈNE V

Le Marquis, Dignant, Dormène.

LE MARQUIS *(à Dormène, qui entre)*

Pardonnez-moi, j'allais chez vous, madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acanthe... À peine encore entré chez moi,
J'attendais peu l'honneur que je reçois...
Une aventure assez désagréable...
Me trouble un peu... Que Gernance est coupable !

1565

DORMÈNE

De tous mes biens il me reste l'honneur ;
Et je ne doutais pas qu'un si grand coeur
Ne respectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne détestât le crime.
Je ne viens point vous demander raison

1570

De l'attentat commis dans ma maison...

LE MARQUIS

Comment ? Chez vous ?

DORMÈNE

C'est dans ma maison même
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

1575

LE MARQUIS

Le traître !

DORMÈNE

Il est plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être... Hélas ! Ma faible voix
En vous parlant expire dans ma bouche.

1580

LE MARQUIS

Votre douleur sensiblement me touche ;
Daignez parler, et ne redoutez rien.

DORMÈNE

Apprenez donc...

SCÈNE VI

Le Marquis, Dormène, Dignant ; quelques domestique entrent précipitamment avec Mathurin.

MATHURIN

Tout va bien, tout va bien,
Tout est en paix, la femme est retrouvée ;
Votre parent nous l'avait enlevée :
Il nous la rend ; c'est peut-être un peu tard.
Chacun son bien ; tudieu ! Quel égrillard !

1585

LE MARQUIS (*à Dignant*)

Courez soudain recevoir votre fille ;
Qu'elle demeure au sein de sa famille.
Veillez sur elle ; ayez soin d'empêcher
Qu'aucun mortel ose s'en approcher.

1590

MATHURIN

Excepté moi ?

LE MARQUIS

Non ; l'ordre que je donne
Est pour vous-même.

1595

MATHURIN

Ouais ! Tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS

Obéissez...

(Il sort.)

MATHURIN

Par ma foi, tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du seigneur, femme que l'on enlève !
Défense à moi de lui parler... Je crève.
Mais je l'aurai, car je suis fiancé :
Consolons-nous, tout le mal est passé.

1600

(À Dormène.)

LE MARQUIS

Elle revient ; mais l'injure cruelle
Du chevalier retombera sur elle ;
Voilà le monde ; et de tels attentats
Faits à l'honneur ne se réparent pas.
Eh bien ! Parlez, parlez ; daignez m'apprendre
Ce que je brûle et que je crains d'entendre :
Nous sommes seuls.

1605

1610

DORMÈNE

Il le faut donc, monsieur ?
Apprenez donc le comble du malheur :
C'est peu qu'Acanthe, en secret étant née
De cette Laure, illustre infortunée,
Soit sous vos yeux prête à se marier
Indignement à ce riche fermier ;
C'est peu qu'au poids de sa triste misère
On ajoutât ce fardeau nécessaire ;
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver

1615

1620

Combien il tient de son coupable père,
Gernance enfin...

LE MARQUIS

Gernance ?

DORMÈNE

Il est son frère.

LE MARQUIS

Quel coup horrible : ô ciel ! Qu'avez-vous dit ?

1625

DORMÈNE

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre assez ce que nous devons craindre :
Lisez, voyez combien Laure est à plaindre.

LE MARQUIS *(lit)*

C'est ma parente ; et mon coeur est lié
À tous ses maux que sent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuse aventure
Qui sous ses yeux outrage la nature.

1630

LE MARQUIS

Ah ! Qu'ai-je lu ! Que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons !
De tant de coups mon âme est oppressée ;
Je ne vois rien, je n'ai point de pensée.
Ah ! Pour jamais il faut quitter ces lieux :
Ils m'étaient chers, ils me sont odieux.

1635

Quel jour pour nous ! Quel parti dois-je prendre ?
Le malheureux ose chez moi se rendre !
Le voyez-vous ?

1640

DORMÈNE

Ah ! Monsieur, je le vois,
Et je frémis.

(En regardant de loin.)

(Tandis qu'il parle, Dormène se retire en regardant attentivement Gernance.)

LE MARQUIS

Il passe, il vient à moi.
Daignez rentrer, madame, et que sa vue
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue ;
C'est à moi seul de l'entendre ; et je crois
Que ce sera pour la dernière fois.
Sachons dompter le courroux qui m'anime.
Il semble, ô ciel ! Qu'il connaisse son crime.
Que dans ses yeux je lis d'égarement !
Ah ! L'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit ! Comme il pâlit !... Le traître !
À mes regards il tremble de paraître :
C'est quelque chose.

1645

1650

1655

SCÈNE VII

Le Marquis, Le Chevalier.

LE CHEVALIER *(de loin, se cachant le visage)*

Ah ! monsieur.

LE MARQUIS

Est-ce vous,
Vous, malheureux ?

LE CHEVALIER

Je tombe à vos genoux.

LE MARQUIS

Qu'avez-vous fait ?

1660

LE CHEVALIER

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS

Vous, des remords ! Vous ! Est-il bien possible ?

1665

LE CHEVALIER

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS

Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez ; mais votre coeur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
À l'amitié ? Vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher ?

1670

LE CHEVALIER

Comptez sur ma candeur :
Je suis un libertin, mais point menteur ;
Et mon esprit, que le trouble environne,
Est trop ému pour abuser personne.

1675

LE MARQUIS

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER

Je vous dirai
Que, de débauche et d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
Qu'à mon avis il ne mérite pas.
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure et de Dormène
C'est une faute, il est vrai, j'en conviens ;
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
Cette Dormène, et Laure sa compagne,
Étaient encor bien loin dans la campagne
En étourdi je n'ai point perdu temps ;

1680

1685

1690

J'ai commencé par des propos galants.
 Je m'attendais aux communes alarmes,
 Aux cris perçants, à la colère, aux larmes ;
 Mais qu'ai-je vu ! la fermeté, l'honneur,
 L'air indigné, mais calme avec grandeur : 1695
 Tout ce qui fait respecter l'innocence
 S'armait pour elle, et prenait sa défense.
 J'ai recouru, dans ces premiers moments,
 A l'art de plaire, aux égards séduisants,
 Aux doux propos, à cette déférence 1700
 Qui fait souvent pardonner la licence ;
 Mais, pour réponse, Acanthe à deux genoux
 M'a conjuré de la rendre chez vous ;
 Et c'est alors que ses yeux moins sévères
 Ont répandu des pleurs involontaires. 1705

LE MARQUIS

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER

Elle voulait en vain
 Me les cacher de sa charmante main :
 Dans cet état, sa grâce attendrissante
 Enhardissait mon ardeur imprudente ; 1710
 Et, tout honteux de ma stupidité,
 J'ai voulu prendre un peu de liberté.
 Ciel ! comme elle a tancé ma hardiesse !
 Oui, j'ai cru voir une chaste déesse
 Qui rejetait de son auguste autel 1715
 L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS

Ah ! Poursuivez.

LE CHEVALIER

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse, et dans l'obscurité, 1720
Elle ait cet air et cette dignité,
Ces sentiments, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang ? 1725
Non, il n'est point de mère respectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté ;
N'employant point l'aigreur et la colère, 1730
Fière et décente, et plus sage qu'austère.
De vous surtout elle a parlé longtemps.

LE MARQUIS

De moi ?...

LE CHEVALIER

Montrant à mes égarements
Votre vertu, qui devait, disait-elle, 1735
Être à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un secret respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux ; mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent ; 1740

Et, me voyant maître de leur logis,
 Avec Acanthe et deux ou trois bandits,
 D'un juste effroi leur âme s'est remplie
 La plus âgée en tombe évanouie.
 Acanthe en pleurs la presse dans ses bras
 Elle revient des portes du trépas ;
 Alors sur moi fixant sa triste vue,
 Elle retombe, et s'écrie éperdue :
 « Ah ! Je crois voir Gernance... c'est son fils,
 C'est lui... je meurs... » À ces mots je frémis ;
 Et la douleur, l'effroi de cette dame,
 Au même instant ont passé dans mon âme.
 Je tombe aux pieds de Dormène, et je sors,
 Confus, soumis, pénétré de remords.

1745

1750

LE MARQUIS

Ce repentir dont votre âme est saisie
 Charme mon coeur, et nous réconcilie.
 Tenez, prenez ce paquet important,
 Lisez-le seul, pesez-le mûrement
 Et si pour moi vous conservez, Gernance,
 Quelque amitié, quelque condescendance,
 Promettez-moi, lorsque Acanthe en ces lieux
 Pourra paraître à vos coupables yeux,
 D'avoir sur vous un assez grand empire
 Pour lui cacher ce que vous allez lire.

1755

1760

LE CHEVALIER

Oui, je vous le promets, oui.

1765

LE MARQUIS

Vous verrez

L'abîme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER

Comment ?

LE MARQUIS

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS

Quel jour pour moi ? Tout m'étonne et m'afflige. 1770
La belle Acanthe est donc de ma maison !
Mais sa naissance avait flétri son nom ;
Son noble sang fut souillé par son père ;
Rien n'est plus beau que le nom de la mère ;
Mais ce beau nom a perdu tous ses droits 1775
Par un hymen que réprouvent nos lois.
La triste Laure, ô pensée accablante !
Fut criminelle en faisant naître Acanthe ;
Je le sais trop, l'hymen fut condamné ;
L'amant de Laure est mort assassiné. 1780
De maux cruels quel tissu lamentable !
Acanthe, hélas ! N'en est pas moins aimable,
Moins vertueuse ; et je sais que son coeur
Est respectable au sein du déshonneur ;
Il ennoblit la honte de ses pères ; 1785
Et cependant, ô préjugés sévères !
Ô loi du monde ! Injuste et dure loi !
Vous l'emportez...

SCÈNE IX

Le Marquis, Dormène.

LE MARQUIS

Madame, instruisez-moi ;
Parlez, madame ; avez-vous vu son frère

1790

DORMÈNE

Oui, je l'ai vu ; sa douleur est sincère.
Il est bien étourdi ; mais, entre nous,
Son coeur est bon ; il est conduit par vous.

LE MARQUIS

Eh ! Mais Acanthe !

DORMÈNE

Elle ne peut connaître
Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

1795

LE MARQUIS

Quoi ! Sa naissance illégitime !...

DORMÈNE

Hélas !
Il est trop vrai.

LE MARQUIS

Non, elle ne l'est pas.

1800

DORMÈNE

Que dites-vous ?

LE MARQUIS *(relisant un papier qu'il a gardé)*

Sa mère était sans crime ;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime ;
On la trompa ; son destin fut affreux.
Ah ! Quelquefois le ciel moins rigoureux
Daigne approuver ce qu'un monde profane
Sans connaissance avec fureur condamne.

1805

DORMÈNE

Laure n'est point coupable, et ses parents
Se sont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS

Mais marier sa fille en un village !
À ce beau sang faire un pareil outrage !

1810

DORMÈNE

Elle est sans biens ; l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaisse la fierté.

LE MARQUIS

Elle est sans biens ! Votre noble courage
La recueillit.

1815

DORMÈNE

Sa misère partage

Le peu que j'ai.

LE MARQUIS

Vous trouvez le moyen,
Ayant si peu, de faire encor du bien.
Riches et grands, que le monde contemple, 1820
Imitez donc un si touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos désirs ;
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.
Quoi ! Pour aider l'amitié, la misère,
Dormène a pu s'ôter le nécessaire ; 1825
Et vous n'osez donner le superflu !
Ô juste ciel ! Qu'avez-vous résolu ?
Que faire enfin ?

DORMÈNE

Vous êtes juste et sage.
Votre famille a fait plus d'un outrage 1830
Au sang de Laure ; et ce sang généreux
Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

LE MARQUIS

Comment ? Comment ?

DORMÈNE

Le comte votre père,
Homme inflexible en son humeur sévère, 1835
Opprima Laure, et fit par son crédit
Casser l'hymen ; et c'est lui qui ravit
À cette Acanthe, à cette infortunée,
Les nobles droits du sang dont elle est née.

LE MARQUIS

Ah ! C'en est trop... Mon cœur est ulcéré.
Oui, c'est un crime... Il sera réparé,
Je vous le jure.

1840

DORMÈNE

Et que voulez-vous faire ?

LE MARQUIS

Je veux...

DORMÈNE

Quoi donc ?

1845

LE MARQUIS

Mais... lui servir de père.

DORMÈNE

Elle en est digne.

LE MARQUIS

Oui... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DORMÈNE

Comment, trop loin ?

1850

LE MARQUIS

Hélas !...

Madame, un mot ; conseillez-moi de grâce ;
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place ?

DORMÈNE

En tous les temps je me ferais honneur
De consulter votre esprit, votre coeur.

1855

LE MARQUIS

Ah !...

DORMÈNE

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS

Je n'ai rien... Mais, madame,
En quel état est Acanthe ?

DORMÈNE

Son âme
Est dans le trouble, et ses yeux dans les pleurs.

1860

(Il sort.)

LE MARQUIS

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laisse ;
Soyez ici souveraine maîtresse,

Et pardonnez à mon esprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

1865

SCÈNE X

DORMÈNE

Dans cet état quel chagrin peut le mettre ?
Qu'il est troublé ! J'en juge par sa lettre ;
Un style assez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés.
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il passe pour très sage.
Il veut me voir, me parler, et ne dit
Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit !
Et pour Acanthe il paraît bien sensible !
Quoi ! Voudrait-il ?... Cela n'est pas possible.
Aurait-il eu d'abord quelque dessein
Sur son parent ?... demandait-il ma main ?
Le chevalier jadis m'a courisée ;
Mais qu'espérer de sa tête insensée ?
L'amour encor n'est point connu de moi ;
Je dus toujours en avoir de l'effroi ;
Et le malheur de Laure est un exemple
Qu'en frémissant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien ;
Mais qu'il est triste, ô ciel ! De n'aimer rien ?

1870

1875

1880

1885

ACTE V

SCÈNE I

Le marquis, Le Chevalier.

LE MARQUIS

Faisons la paix, Chevalier, je confesse
Que tout mortel est pétri de faiblesse,
Que le sage est peu de chose ; entre nous,
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

1890

LE CHEVALIER

Vous avez donc perdu votre gageure ?
Vous aimez donc ?

LE MARQUIS

Oh ! non , je vous le jure :
Mais par l'hymen tout prêt de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

1895

LE CHEVALIER

Votre inconstance est étrange et soudaine.
Passe pour moi : mais que dira Dormene ?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,

Où par hasard le mot d'hymen se lit .

LE MARQUIS

Il est trop vrai ; c'est-là ce qui me gêne.
Je prétendais m'imposer cette chaîne ;
Mais à la fin, m'étant bien consulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

1900

LE CHEVALIER

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS

Eh ! bien, si j'aime,
Je suis encor le maître de moi-même,
Et je pourrai réparer tout le mal ;
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, et sans me compromettre ;
Car en effet si j'avais pu promettre,
Je ne pourrais balancer un moment.
À gens d'honneur promesses sont serment :
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarrassant ;
Et tout le monde ici sera content.

1905

1910

1915

LE CHEVALIER

Vous moquez-vous ? Contenter tout le monde,
Quelle folie !

LE MARQUIS

En un mot si l'on fronde

Mon changement, j'ose espérer au moins
Faire approuver ma conduite et mes soins.
Colette vient par mon ordre, on l'appelle ;
Je vais l'entendre, et commencer par elle.

1920

SCÈNE II

Le Marquis, Le Chevalier, Colette.

LE MARQUIS

Venez, Colette.

COLETTE

Oh ! J'accours , Monseigneur,
Preste en tout temps et toujours de grand coeur.

1925

LE MARQUIS

Voulez-vous être heureuse ?

COLETTE

Oui, sur ma vie :
N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie.
Que faut-il faire ?

1930

LE MARQUIS

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux et du bien ?

COLETTE

Oui, l'un et l'autre.

LE MARQUIS

Eh ! Bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, et j'ordonne
Que Mathurin vous épouse aujourd'hui.

1935

COLETTE

Ou Mathurin, ou tout antre que lui,
Qui vous voudrez, j'obéis sans réplique.
Trois mille francs ! Ah ! L'homme magnifique !
Le beau présent ! Que Monseigneur est bon !
Que Mathurin va bien changer de ton !
Qu'il va m'aimer ! Que je vais être fière !
De ce pays je serai la première,
Je meurs de joie.

1940

LE MARQUIS

Et j'en ressens aussi
D'avoir déjà pleinement réussi :
L'une des trois est déjà fort contente ;
Tout ira bien.

1945

COLETTE

Et mon amie Acante
Que devient elle ? On va la marier,
À ce qu'on dit, à ce beau chevalier.
Tout le monde est heureux : j'en suis charmée,
Ma chère Acante.

1950

LE CHEVALIER *(regardant le Marquis)*

Elle doit être aimée,
Et le sera.

1955

(Ils sortent.)

LE MARQUIS *(au Chevalier)*

La voici, je ne puis
La consoler en l'état où je suis.
Venez, je vais vous dire ma pensée.

SCÈNE III

Acante, Colette.

COLETTE

Ma chère Acante, on t'avait fiancée ;
Moi déboutée, on me marie.

1960

ACANTE

À qui ?

COLETTE

À Mathurin.

ACANTE

Le ciel en soit béni.
Et depuis quand ?

COLETTE

Eh ! Depuis tout à l'heure.

1965

ACANTE

Comment cela ?

COLETTE

Du fond de ma demeure,
J'ai comparu devant mon bon Seigneur.
Ah ! La belle âme ! Ah ! Qu'il est plein d'honneur !

ACANTE

Il l'est sans doute.

1970

COLETTE

Oui, mon aimable Acante.
Il m'a promis une dot opulente,
Fait ma fortune , et tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, et l'on s'en réjouît.
Tu vas, dit-on, devenir chevalière :
Cela te sied, car ton allure est fière.
On te fera Dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

1975

ACANTE

Ma chère enfant, je suis fort satisfaite
Que ta fortune ait été sitôt faite :
Mon coeur ressent tout ton bonheur... Hélas !
Elle est heureuse, et je ne le suis pas.

1980

COLETTE

Que dis tu, là ? Qu'as-tu donc dans ton âme ?
Peut-on souffrir quand on est grande Dame ?

ACANTE

Va, ces Seigneurs qui peuvent tout oser, 1985
N'enlèvent point, crois-moi, pour épouser.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaisies,
Non de l'amour : leurs demandes hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état. 1990
C'est le dédain qui me met en colère.

COLETTE

Bon ! Des dédains ! C'est bien tout le contraire.
Rien n'est plus beau que ton enlèvement.
On t'aime, Acante, on t'aime assurément.
Le Chevalier va t'épouser, te dis je, 1995
Tout grand Seigneur qu'il est. Cela t'afflige?

ACANTE

Mais Monseigneur le Marquis qu'a-t-il dit ?

COLETTE

Lui ? Rien du tout.

ACANTE

Hélas !

COLETTE

C'est un esprit
Tout en dedans, secret, plein de mystère ;
Mais il parait fort approuver l'affaire.

2000

ACANTE

Du Chevalier je déteste l'amour.

COLETTE

Oui ! Oui ! Plains-toi de te voir, en un jour,
De Mathurin pour jamais délivrée,
D'un beau Seigneur poursuivie, adorée :
Un mariage en un moment cassé,
Par Monseigneur un autre commencé.
Si cet Amant n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chère.
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva ?
Il vient à toi ; n'est-ce rien que cela ?
T'ai-je trompée ? Es-tu donc tant à plaindre ?

2005

2010

ACANTE

Allons, fuyons.

SCÈNE IV

Acante, Colette, Le Chevalier.

LE CHEVALIER

Demeurez, sans rien craindre,
Le Marquis veut que je sois à vos pieds.

2015

COLETTE *(à Acante)*

Qu'avais-je dit ?

LE CHEVALIER *(à Acante)*

Eh ! Quoi, vous me fuyez !

ACANTE

Osez-vous bien paraître en ma présence ?

LE CHEVALIER

Oui, vous devez oublier mon offense ;
Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

2020

(À Colette qui veut s'en aller.)

ACANTE

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
Ah ! Reste ici : ce ravisseur m'accable.

COLETTE

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER *(à Acante)*

Conservez-vous au fond de votre coeur
Pour ma personne une invincible horreur ?

2025

ACANTE

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER

Oui, je le fuis : mais mon remords extrême
Répare tout et doit vous apaiser.
Ma folle erreur avait pu m'abuser ;
Je fus surpris par une indigne flamme,
Et mon devoir m'amène ici, Madame.

2030

ACANTE

Madame, à moi ! Quel nom vous me donnez !
Je sais l'état ou mes parents sont nés.

COLETTE

Madame !... Oh ! Oh ! Quel est donc ce langage ?

2035

ACANTE

Cessez, Monsieur : ce titre est un outrage :
C'est s'avilir que d'oser recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir ;
Je suis Acante, et mon nom doit suffire ;
Il est sans tache.

2040

LE CHEVALIER

Ah ! Que puis-je vous dire ?
Ce nom m'est cher : allez, vous oublierez
Mon attentat quand vous me connaîtrez ;
Vous trouverez très bon que je vous aime.

ACANTE

Qui ? Moi Monsieur !

2045

COLETTE (*à Acante*)

C'est son remords extrême.

LE CHEVALIER

N'en riez point, Colette : je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs sentiments.

ACANTE

Je ne sais pas quel destin vous anime ;
Mais commencez par avoir mon estime.

2050

LE CHEVALIER

C'est le seul but que ! aurai désormais ;
J'en serai digne, et je vous le promets.

ACANTE

Je le désire, et me plais à vous croire ;
Vous êtes né pour connaître la gloire :
Mais ménagez la mienne et me laissez.

2055

LE CHEVALIER

Non, c'est en vain que vous vous offensez ;
Je ne suis point amoureux, je vous jure :
Mais je prétends rester.

(*Elle sort.*)

COLETTE

Bon ! Double injure.

Cet homme est fou ; je l'ai pensé toujours.
Dormene vient, ma chère, à ton secours.
Démêle toi de cette grande affaire :
Ou donne grâce, ou garde ta colère ;
Ton rôle est beau, tu fais ici la loi,
Tu vois les Grands à genoux devant toi.
Pour moi je suis condamnée au Village.
On ne m'enlève point, et j'en enrage.
On vient, adieu : suis ton brillant destin ;
Et je retourne à mon gros Mathurin.

2060

2065

SCÈNE V

Acante, Le Chevalier, Dormène, Dignant.

ACANTE

Hélas ! Madame, une fille perdue,
En rougissant, paraît à votre vue ;
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laisse avec mon ravisseur ?
Et vous aussi, vous m'accablez, mon père,
À ce méchant au lieu de me soustraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux.
Je l'y revois : mon maître fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'est en vous que j'espère.

2070

2075

DIGNANT

Ô cher objet, vous n'avez plus de père.

ACANTE

Que dites-vous ?

2080

DIGNANT

Non, je ne le suis pas.

DORMÈNE

Non, mon enfant, de si charmants appas
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne ;
Préparez-vous au changement insigne
De votre sort, et surtout pardonnez
Au Chevalier.

2085

ACANTE

Moi, Madame !

DORMÈNE

Apprenez,
Ma chère enfant, que Laure est votre mère.

ACANTE

Elle ?... Est-il vrai ?

2090

DORMÈNE

Gernance est votre frère.

LE CHEVALIER

Oui, je le suis, oui ; vous êtes ma soeur.

ACANTE

Ah ! Je succombe ; hélas : est-ce un bonheur ?

LE CHEVALIER

Il l'est pour moi.

ACANTE

De Laure je suis fille ! 2095
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état et mon nom ?
D'où peut venir ce fatal abandon ?
D'où vient qu'enfin daignant me reconnaître
Ma mère ici n'a point osé paraître ? 2100
Ah ! S'il est vrai que le sang nous unit,
Sur ce mystère éclairez mon esprit.
Parlez, Monsieur, et dissipez ma crainte.

LE CHEVALIER

Ces mouvements dont vous êtes atteinte
Sont naturels, et tout vous sera dit. 2105

DORMÈNE

Dans ce moment, Acante, il vous suffit
D'avoir connu quelle est votre naissance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE

Laure, est ma mère, et je ne la vois pas !

LE CHEVALIER

Vous la verrez : vous serez dans ses bras. 2110

DORMÈNE

Qui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTE

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi ! J'ai l'honneur d'être de la Maison
De Monseigneur ?

LE CHEVALIER

Vous honorez son nom.

2115

ACANTE

Abusez-vous de mon esprit crédule,
Et voulez-vous me rendre ridicule ?
Moi de son sang ! Ah ! S'il était ainsi,
Il me l'eût dit : je le verrais ici.

DIGNANT

Il m'a parlé... Je ne sais quoi l'accable.
Il est saisi d'un trouble inconcevable.

2120

ACANTE

Ah ! Je le vois.

SCÈNE DERNIÈRE

Acante, Dormène, Dignant, Le Chevalier, Le Marquis, au fond.

(Apercevant Dormene.)

LE MARQUIS *(au Chevalier)*

Il ne sera pas dit
Que cet enfant ait troublé mon esprit.
Bientôt l'absence affermira mon âme.
Ah ! Pardonnez : vous étiez là, Madame ?

2125

LE CHEVALIER

Vous paraissez étrangement ému !

LE MARQUIS

Moi ? Point du tout. Vous serez convaincu
Qu'avec sang froid je règle ma conduite.
De son destin Acante est-elle instruite ?

2130

ACANTE

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS

Permetts , ô Ciel ! Qu'ici je puisse faire
Plus d'un heureux.

LE CHEVALIER

C'est une grande affaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez ;
Je l'ai promis.

2135

(À Dormene.)

LE MARQUIS

Que vous m'obligerez.
Belle Dormene, oubliez- vous l'offense
L'égarement du coupable Gernance ?

2140

DORMÈNE

Oui, tout est réparé.

LE MARQUIS

Tout ne l'est pas.
Votre grand nom, vos vertueux appas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le sais trop ; votre âme non commune
N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits ;
Votre destin doit changer désormais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choisir pour moi l'agréable esclavage,
C'eût été vous (et je vous l'ai mandé)
Pour qui mon coeur se serait décidé.
Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place
Le Chevalier, pour mieux obtenir grâce
Pour devenir à jamais vertueux,
Prît avec vous d'indissolubles noeuds ?
Le meilleur frein pour ses moeurs, pour son âge ,
Est une épouse aimable, noble et sage.
Daignerez vous accepter un château
Environné d'un domaine assez beau ?
Pardonnez-vous cette offre ?

2145

2150

2155

2160

DORMÈNE

Ma surprise

Est si puissante, à tel point me maîtrise,
Que ne pouvant, encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER

J'admire aussi : mais je fais plus, Madame ;
Je vous sou mets l'empire de mon âme.
À tous les deux je devrai mon bonheur,
Mais seconderez-vous mon bienfaiteur !

2165

DORMÈNE

Consultez-vous, méritez mon estime,
Et les bienfaits de ce coeur magnanime.

2170

LE MARQUIS

Et... Vous, Acante...

ACANTE

Hé bien ! Mon Protecteur ?...

LE MARQUIS *(à part)*

Pourquoi tremblé-je en parlant ?

ACANTE

Quoi ? Monsieur...

LE MARQUIS

Acante, vous qui venez de naître,
Vous qu'une mère ici va reconnaître,

2175

Vivez près d'elle ; et de ses tristes jours
 Adoucissez et prolongez le cours.
 Vous commencez, une nouvelle vie,
 Avec un père, une mère, une amie ; 2180
 Je veux... Souffrez qu'à votre mère, à vous,
 Je fasse un sort indépendant et doux.
 Votre fortune, Acante, est assurée ;
 L'acte est passé : vous vivrez honorées ;
 Riche, contente, autant que je le peux. 2185
 J'aurais voulu. Mais goûtez toutes deux,
 Dormene et vous, les douceurs fortunées
 Que l'amitié donne aux âmes bien nées.
 Un autre bien que le coeur peut sentir
 Est dangereux. Adieu, je vais partir. 2190

LE CHEVALIER

Eh quoi ! Ma soeur, vous n'êtes, point contente !
 Quoi ! vous pleurez !

ACANTE

Je suis reconnaissante,
 Je suis confuse... Ah ! C'en est trop pour moi,
 Mais j'ai perdu plus que je ne reçois ; 2195
 Et ce n'est pas la fortune que j'aime.
 Mon état change, et mon âme est la même ;
 Elle doit être à vous... Ah ! Permettez
 Que, le coeur plein de vos rares bontés,
 J'aille oublier ma première misère, 2200
 J'aille pleurer dans le sein de ma mère.

LE MARQUIS

De quel chagrin vos sens sont agités ?

Qu'avez-vous donc ? Qu'ai-je fait ?

ACANTE

Vous partez.

DORMÈNE

Ah ! Qu'as-tu dit ?

2205

ACANTE

La vérité, Madame.

La vérité plaît à votre belle âme.

LE MARQUIS

Non, c'en est trop pour mes sens éperdus,
Acante !

ACANTE

Hélas !...

2210

LE MARQUIS

Ne partirai-je plus ?

LE CHEVALIER

Mon cher parent, de Laure elle est la fille ;
Elle retrouve un frère, une famille ;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux.
Vous payerez ; la gageure est perdue.

2215

(À Acante.)

LE MARQUIS

Je vous l'avoue... Oui, mon âme est vaincue,
Dormene et Laure, Acante, et vous et moi,
Soyons heureux... Oui, recevez ma foi,
Aimable Acante ; allons, que je vous mène
Chez votre mère : elle sera la mienne ;
Elle oubliera pour jamais son malheur.

2220

ACANTE

Ah ! Je tombe à vos pieds...

LE CHEVALIER

Allons, ma soeur,
Je sus bien fou : son coeur fut insensible ;
Mais on n'est pas toujours incorrigible.

2225